

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 26 JANVIER, 1871.

## AVIS.

Nous sommes forcés de prier de nouveau nos abonnés arriérés de payer leur abonnement. Dans l'intérêt de notre journal comme dans celui de nos abonnés nous sommes opposés au système des arrérages, au risque même de perdre des abonnements. L'abonnement est payable par semestre. Tous ceux donc qui doivent un semestre, et surtout deux, ne devront pas être surpris, si nous leur discontinuons l'envoi du journal. C'est surtout en payant qu'on encourage un journal. S'il ne s'agit que de trouver des lecteurs, nous en aurions trop probablement. Nous espérons qu'on tiendra compte de cet avis.

## L'INDEX DU 1ER VOLUME.

Nous devons des excuses à nos abonnés de l'an dernier, du retard dans la distribution du titre et de l'index du 1er volume. Nous espérons les leur faire parvenir avec l'un des prochains numéros. Ceux donc (et c'est sans doute le plus grand nombre) qui font relire le volume, feront bien d'attendre encore quelques jours.

## BANQUET TYPOGRAPHIQUE.

M. Desbarats donnait un banquet, jeudi dernier, à ses nombreux employés du *Canadian Illustrated News* et de *L'Opinion Publique*, dans une des vastes salles de ses ateliers. A six heures du soir ils étaient là, au nombre d'environ quatre-vingt, typographes, lithographes, pres-siers, protes, agents, artistes, rédacteurs, etc., etc.

Après le dîner, M. Desbarats se leva et dit qu'avant de proposer des santés il voulait expliquer le but de cette réunion.

« Je vous ai réunis, messieurs, dit-il, pour vous témoigner la satisfaction et la reconnaissance que m'ont inspirés vos travaux, votre zèle et vos efforts pendant toute l'année, et spécialement pendant ces dernières semaines. J'ai été sensible au dévouement que vous avez manifesté et aux fatigues que vous vous êtes imposées pour préparer le journal de Noël. Je suis heureux de pouvoir annoncer que nos sacrifices et nos efforts communs n'ont pas été perdus. Le *Canadian Illustrated News* et *L'Opinion Publique* peuvent déjà se soutenir par eux-mêmes. Si ce succès continue et si ces deux journaux deviennent une source de profits et de bénéfices, j'espère, messieurs, que vous n'aurez pas travaillé pour un homme ingrat; je n'oublierai pas ceux par qui j'ai réussi. »

Après les santés d'usage, M. Robertson présenta à M. Desbarats, au nom des employés de l'établissement, une coupe en argent et un magnifique collier serpent avec médaillon pour madame Desbarats.

Les adresses de circonstance qui accompagnaient ces magnifiques présents étaient délicatement rédigées.

Le reste de la soirée, jusqu'à minuit, se passa en chansons, santés et discours, au milieu de la plus grande gaieté, de la cordialité la plus sincère.

De jolis discours furent faits par MM. Rawlings, Robertson, Reynolds, Bureau et M. Bossé qui répondit à la santé des dames avec beaucoup de succès.

Les santés de M. et de madame Desbarats furent proposées et bues avec un véritable enthousiasme. Il y avait dans ces démonstrations quelque chose de touchant, parce qu'elles venaient évidemment du cœur; un même sentiment d'estime et d'affection animait ces nombreux et intelligents employés.

Aussi toutes les âmes étaient émues, lorsque M. Dumas, se faisant l'interprète de tous ces hommes dévoués, exprima leurs sentiments dans un discours remarquable, débité avec un talent oratoire peu commun. Voici ce discours que nous sommes heureux de publier.

Monsieur Desbarats et Messieurs,

La santé qui vient de m'être portée par M. L. O. David, et à laquelle vous avez daigné répondre, me flatte et m'honore. Quand je me rappelle que tout à l'heure il y aura treize années que je suis arrivé dans ce pays, n'y connaissant âme qui vive, n'ayant pour fortune qu'un peu de cœur et des bras demandant du travail; quand je me représente l'honnête pénurie au milieu de laquelle je vivais alors, moi, chétif enfant de la France, quand je me rappelle tout cela, dis-je, dans cette vaste salle des artistes convertie en salle de banquet, je crois être sous l'influence d'un songe. Ah, messieurs! il y a des pensées qui ne se traduisent pas, des sentiments qui ne peuvent s'exprimer, et comme le disait si bien, il y a un instant M. David, quand le cœur est trop plein il est impossible de parler. Voilà précisément ce que j'éprouve en ce moment, messieurs. Mais je veux faire des efforts: je parlerai quand même. On vient de mentionner le zèle et l'activité que je déploie dans la propagande que je fais pour *L'Opinion Publique*. Et pourquoi non, messieurs? Peut-il en être autrement? Tous, tant que nous sommes ici, nous devons du dévouement à la cause de celui qui préside cette assemblée, à cet homme qui nous réunit ce soir pour nous donner un témoignage de satisfaction, à M. Geo. E. Desbarats enfin, que l'on peut appeler le père des travailleurs! Je crois être en ce moment l'organe des employés de tous les départements qui

composent l'établissement. Comptables, graveurs, photographes, artistes dessinateurs, lithographes et typographes, demandons à tous ces hommes si M. Desbarats est oui ou non le père des travailleurs. A quelques pas de moi, assis à cette table, il y a un honnête père de famille qui, jeune et très-jeune, est entré au service de cette maison. Aujourd'hui ses cheveux sont presque blancs. Je veux parler de M. J. Bureau, chef d'atelier au département de la composition. Questionnons cet ouvrier infatigable. Ah! celui-là en sait long sur le compte de son maître!

Jusqu'au jour où éclata le triste incendie qui réduisit en cendres l'imprimerie de la Reine, à Ottawa, on rencontrait dans ses splendides ateliers des vétérans qui ne comptaient pas moins de 25, 30 et 40 années de service. En face de moi j'aperçois un jeune homme dont le père a passé près d'un demi-siècle sous le toit hospitalier qui nous abrite à cette heure. N'est-ce pas vous donner là, messieurs, la somme d'attachement que ces braves gens vouaient à leur ancien chef, qu'ils pleurent encore aujourd'hui. Le fils ne marche-t-il pas sur les traces du père! Ah! c'est bien le cas de dire tel père, tel fils!

Mille et mille pardons Mr. Desbarats, si au milieu de cette fête j'éveille un souvenir qui probablement vous attristera. En passant, j'ai voulu laisser tomber seulement quelques fleurs sur la tombe du regretté défunt! Son âme est là-haut! N'en parlons plus!

Du dévouement! Est-ce que cela peut faire défaut à Mr. Geo. Desbarats! Allons donc! Le zèle et l'activité! Non, cela ne manquera pas à celui qui écrivait le lendemain de l'incendie à un des siens, à Québec: « Les pertes que je viens de subir sont considérables. Cela m'afflige; mais ce qui m'afflige davantage, c'est de savoir mes ouvriers sans pain et sans travail! Que vont devenir ces pauvres familles!!! »

Messieurs, ces quelques paroles ne peignent-elles pas Mr. Desbarats?

Que de choses il y aurait à dire encore! Je m'arrête. Je crains d'avoir lassé votre patience. Dans tous les cas, je vous remercie pour la bienveillante attention que vous m'avez accordée.

Oui, Mr. Desbarats, nous vous seconderons dans tous vos efforts; nous travaillerons tous dans les limites de nos forces. Comptez-y.

Deux mots encore. *L'Opinion Publique* et le *Canadian Illustrated News* que vous avez fondés au prix de grands sacrifices pécuniaires, le travail magistral de Champlain que vous venez de publier, sont des œuvres qui, à elles seules, perpétueront le souvenir de votre maison à laquelle nous sommes fiers d'appartenir.

M. L. O. David répondant à la santé portée à « *L'Opinion Publique*, » développa les deux pensées suivantes:

« Il est bien vrai, messieurs, qu'il est des circonstances où la bouche peut dire difficilement tout ce que la tête pense, tout ce que le cœur ressent. Il y a ici dans tous ce qui m'entoure une source féconde d'inspirations et de sentiments.

Ces drapeaux de toutes les nations suspendus sur nos têtes, ces noms illustres gravés sur les murs, tous ces emblèmes de la science, du progrès et du plus noble des arts, tous ces ouvriers, ses hommes de toutes les origines dont les talents et les aptitudes sont si variés; tout cela parle le plus éloquent des langages. Cette réunion d'éléments si divers dans un même but démontre toute la puissance, la merveilleuse influence de la presse, de l'imprimerie.

Il me semble juste de comparer cette belle assemblée à une armée, mais à la plus belle, à la plus noble des armées, — l'armée de la science, de l'art, du travail, de la pensée. Elle ne répand pas le sang celle-là, elle ne sème pas les ruines et la mort sur son passage. Non, ceux qui marchent sous ses drapeaux n'ont qu'un but, qu'une pensée, c'est de travailler au progrès, au perfectionnement de l'intelligence humaine, au bonheur et à la prospérité des nations.

« Mais toute armée a un général, et c'est le bon général qui fait le bon soldat; c'est sa bravoure, son habileté et son héroïsme qui électrisent les troupes et les fait marcher à la victoire. Eh! bien, vous avez un général, vous aussi, Messieurs, et ce que vous faites ce soir, votre émotion, vos applaudissements, chaque fois qu'on prononce son nom, disent assez combien vous êtes fiers de lui. Ah! je le comprends, vous ne reculez pas devant les obstacles, le travail et les plus grands sacrifices, car vous suivez votre général, vous marchez sur ses traces. »

Il y a, messieurs, dans le monde deux classes d'hommes riches. Il y a ceux qui sont riches pour eux-mêmes, ou leur famille, pour leur satisfaction ou celle de leurs enfants, dont la vie se passe à entasser son sur soi. Ils peuvent avoir leur mérite et leur raison d'être; mais ce ne sont pas ceux-là que j'admire. Il est une autre classe d'hommes dont la fortune est un bonheur pour tout le monde, qui savent s'enrichir en enrichissant les autres et mesurer leur charité, leur noble ambition et leur générosité à l'étendue de leur richesse, qui passent leur vie à risquer leur fortune dans des entreprises avantageuses à leur pays, à leurs compatriotes. Ils pourraient eux aussi vivre dans la mollesse et les plaisirs, mangeant l'héritage de leur père.

Mais non, ils ont la pensée plus haute que cela, le cœur plus généreux. Ils comprennent que tout homme a sur la terre une mission, des devoirs à remplir, et sa part à faire dans le progrès général, dans le bonheur des autres; et que plus il est riche, plus il a de talent et d'intelligence, plus sa part est grande. Ils savent que s'il y a tant de pauvres sur la terre, tant de familles qui n'ont pas de pain, c'est parce qu'il y a trop de riches qui ne comprennent pas leur mission.

Ah! ceux-là, messieurs, puisse la Providence nous en donner beaucoup, à nous surtout qui en avons tant besoin pour donner l'exemple, pour promouvoir le progrès et la prospérité de notre cher pays, pour donner du pain et du travail à ceux qui vont chercher cela ailleurs.

Je n'ai pas besoin de vous le dire, messieurs, vous le savez mieux que moi, peut-être; celui qui vous a réunis, ce soir, à ce banquet splendide, M. Desbarats, appartient à cette dernière classe d'hommes riches.

Je ne suis pas surpris de voir écrits sur la muraille les noms de tous ces grands hommes dont le travail, l'énergie et l'intelligence ont illustré leur pays; ils sont chez eux dans ces ateliers. Un jour, j'en suis sûr, les Canadiens seront fiers d'écrire à côté de ces noms célèbres celui de M. Desbarats.

La société bienveillante des cordonniers de Québec, célébra, mercredi soir, par un bal, le quatrième anniversaire de sa fondation. Les salles étaient brillantes; les décorations étaient distribuées avec un goût remarquable. La réunion était nombreuse et bien choisie.

## CONCERT, DISCOURS ET BAL.

L'Union typographique Jacques Cartier a célébré, mercredi, le 18 courant, l'anniversaire de la naissance de Benjamin Franklin, le pionnier de la typographie en Amérique. Il y eut concert, discours et bal à la fin. Le président de la société, M. Thériault, ouvrit la soirée par quelques paroles bien appropriées à la circonstance, il exposa le but de la société qui était de promouvoir le bien-être et l'avancement matériel et intellectuel des ouvriers typographes. Il lut ensuite une lettre d'excuse de M. Ovide Perrault qu'une indisposition privait d'assister à cette fête.

M. B. Devlin, l'éloquent criminaliste, fit l'histoire de Franklin qu'il termina par un éloge flatteur de M. Lovell, l'éminent imprimeur de Montréal.

Le chant sous la direction de M. Boucher ne laissa rien à désirer. Il suffit d'ailleurs de nommer les artistes, Mme. Boucher, Mlle. Jacques, MM. Lavoie, F.X. Thériault, T. Hurst et Cherrier.

M. L. O. David prononça dans le cours de la soirée le discours suivant:

Un jour un sacristain de Harlem du nom de Coster, se promenant dans le bois, s'amusa à tailler des lettres en relief dans des morceaux d'écorce. Rendu chez lui il eut l'idée d'imbiber ces lettres d'encre et de les appliquer sur des feuilles de papier. Le résultat était naturel et peu difficile à deviner en apparence, et pourtant Coster venait de faire la plus brillante découverte des temps modernes. De ces lettres de bois on fit des lettres de plomb et d'étain; Gutenberg parut et l'imprimerie fut définitivement placée parmi les chefs-d'œuvres de l'humanité.

Comme toutes les grandes choses, les œuvres durables, l'imprimerie grandit dans la persécution en dépit des préjugés et des superstitions ligées contre elle. Pendant que certaines nations la proclamaient une chose divine, d'autres la déclaraient une œuvre du démon, et les rois, obéissant à de fortes pressions, la faisaient supprimer dans leurs royaumes comme une innovation dangereuse et inutile.

Qu'on me permette de dire qu'en présence de cet aveuglement des hommes, qui se répète si souvent dans l'histoire, il est bon de réfléchir avant de condamner le progrès, lorsqu'il se manifeste sous d'autres formes. Mais il y a toujours eu et il y aura toujours deux partis dans le monde, le parti de l'action, de l'avancement et le parti de la conservation et de la réaction, tous deux utiles et nécessaires, peut-être, pour se contrebalancer et s'empêcher de tomber dans des excès funestes.

Quoiqu'il en soit, l'imprimerie devait triompher et triompha comme toutes les découvertes, les innovations et les progrès par lesquels s'accomplissent dans l'ordre providentiel les destinées de l'humanité. Elle triompha, parce que l'époque était arrivée où Dieu voulait ouvrir en quelque sorte les yeux de l'intelligence humaine et permettre à l'humanité de manifester toute sa puissance.

Aussi quel triomphe!

Il y a de cela quatre cents ans. Eh! bien, le monde a plus fait pendant cette courte période de temps, l'intelligence humaine a plus travaillé que pendant tous les siècles précédents. Oui, mesdames et messieurs, ces secrets arrachés aux entrailles de la terre et au mouvement des astres, ces sublimes découvertes dans toutes les sciences, qu'on ne peut se lasser d'admirer, cette curiosité infatigable qui pousse l'homme à tout tenter, à tout oser; tout cela est dû en partie à l'imprimerie. C'est elle qui a centuplé les forces de l'humanité en unissant toutes les parcelles de l'esprit humain éparpillées dans le monde, en concentrant dans un instant, vers un même point, des millions d'intelligences, en jetant dans l'univers depuis quatre cents ans, assez de livres et de journaux pour combler la distance qu'il y a entre la terre et la lune. Voyez-vous cet homme qui vit modestement au sein de sa famille, ignoré du monde et de soi-même? Un jour, en lisant un journal ou un livre, une pensée l'a frappée, une révélation immense s'est faite dans son âme, un mot, une étincelle a suffi pour faire jaillir de cette tête inculte un éclair de génie. Voyez-le travaillant nuit et jour à la réalisation d'un projet plein de gloire et de fortune pour lui et son pays. Multipliez, centuplez cet exemple, faites agir cette étincelle sur des millions d'hommes et jugez des résultats, voyez si après tout les merveilles du dix-neuvième siècle ne se rattachent pas plus ou moins à cette autre grande merveille qu'on appelle l'imprimerie.

Ah! sans doute, le bien n'est pas sorti sans mélange de mal de cette immense découverte. Les rameaux de cet arbre gigantesque qui ombrage l'univers entier ne portent pas que des fruits de vie; ce n'est pas étonnant, cet arbre sorti de l'intelligence humaine devait nécessairement manifester le caractère de son origine.

Mais en quoi, va-t-on me dire, cela se rattache-t-il à l'objet de cette réunion? La liaison me paraît bien simple. En démontrant la puissance et les résultats de l'imprimerie, il me semble avoir par là même fait voir l'importance du rôle que jouent dans la société ceux par qui s'accomplissent ces grandes choses. Ce sont les imprimeurs et les typographes qui élèvent tous les jours ces montants qu'on appelle des livres, monuments beaucoup plus durables, beaucoup plus admirables bâtis avec la pierre ou le marbre. Et puisqu'on célèbre, ce soir, l'anniversaire de Benjamin Franklin, j'ai cru devoir parler en commençant des grandeurs de cette imprimerie dont il a été, comme vous le dites, le pionnier en Amérique.

Mais laissons là pour le moment du moins ces pensées un peu sérieuses.

Lorsque le secrétaire de la belle société qui réunit, ce soir, un si nombreux et charmant auditoire, m'a invité à prendre la parole, il m'a dit, pour me décider à accepter cette gracieuse invitation, que les journalistes ne pouvaient refuser aux typographes ce qu'ils demandaient.

Cette pensée me parut pleine de force et d'apropos, bien digne de considération. Des motifs puissants doivent créer des sympathies entre les journalistes et les typographes; ce sont des compagnons de travail; des frères d'armes enfilés sous le même drapeau, marchant vers le même but, vivant de la même vie, mangeant le même pain, et se partageant la gloire et les fatigues de cette immense armée de travailleurs voués au service de la presse.